

Du reste, son appétit était plutôt apparent que réel ; il mangea peu ; juste de quoi apaiser les tiraillements de son estomac : il but un demi-verre de vin, et il se jeta sur le lit pour réfléchir à son étrange situation.

Ses deux mains jointes soutenant sa tête, il rêvait.

Tout à coup son attention fut attirée par un bruit sourd qui se faisait entendre juste au-dessous de lui.

Il s'appuya sur son coude et prêta l'oreille.

Le bruit continuait ; il était d'une nature singulière.

On eût dit une masse d'eau souterraine courant dans de larges tuyaux.

—Qu'est-ce que cela ? se demanda Fabien.

Et il redoubla d'attention.

Non seulement le bruit ne cessait pas, mais il semblait grandir.

M. de Chatelux se leva d'un bond, tira son lit au milieu du caveau et regarda, mais les ténèbres noyaient le sol.

Il alla prendre alors la veilleuse pour s'éclairer et, se penchant, il aperçut à fleur de terre une très large dalle de granit.

Au milieu de cette dalle se trouvait une entaille ronde fermée par une pierre plate arrondie, percée à son point central d'un trou de cinq centimètres.

Cela ressemblait à une bouche d'égout close par sa plaque de tôle. Seulement, ici, une pierre remplaçait la tôle.

Fabien, introduisant ses doigts dans l'ouverture centrale voulut soulever cette sorte de rondelle granitique.

Il n'en vint point à bout, la rondelle étant scellée avec du ciment : mais il entendait l'eau courir à une faible distance, et par le trou de la pierre il percevait une clarté.

—C'est une conduite d'eau, se dit-il, d'où vient elle ?...

Ce que le jeune homme ne pouvait s'expliquer à lui-même, nous allons l'expliquer à nos lecteurs.

La propriété possédait, au milieu d'une de ses pelouses, une assez vaste pièce d'eau qu'alimentait le bras de la Marne coulant à droite du petit parc.

Par cette conduite placée sous l'habitation s'écoulait dans le bras gauche le trop-plein de la pièce d'eau et de la rivière artificielle.

La bouche d'égout en granit avait été installée au milieu de la cave afin de pouvoir descendre dans la conduite après les fortes inondations pour la nettoyer.

—Il y a là une issue, pensa Fabien, la pierre est cimentée, mais avec un couteau il me sera facile d'enlever ce ciment, et alors elle cédera.

A cette minute précise un autre bruit, d'une nature toute différente, frappa l'oreille du jeune homme.

C'était un bruit de pas.

On venait à lui.

Ce ne pouvait être que pour le délivrer.

Fabien repoussa vivement le lit et replaça la veilleuse sur la table.

La porte s'ouvrit et le docteur Thompson, tenant d'une main une petite lampe et de l'autre un panier, apparut sur le seuil.

Il était d'une pâleur effrayante.

—Ah ! c'est vous, monsieur ! s'écria le jeune comte de Chatelux ; Je vais donc enfin connaître le but de cette odieuse plaisanterie ! Remarquez que je veux bien, en ce moment, appeler ainsi votre action, mais qu'elle mériterait un autre nom plus sévère !

—Je vais vous apprendre ce que vous désirez savoir... C'est même pour cela que je suis ici, répondit froidement Jacques en plaçant la lampe sur la table et le panier sur le sol.

—Et c'est dans cette cave transformée en prison que vous prétendez vous expliquer avec moi ? demanda Fabien.

—C'est dans cette cave.

—Vous vous trompez, car je n'y resterai pas une minute de plus.

Et le jeune homme s'élança vers la porte entrebâillée.

Mais il se trouva en face de Jacques qui d'un seul élan

s'était placé entre la porte et lui, et qui dirigeait vers sa poitrine le canon d'un revolver.

—Si vous faites un pas de plus vous êtes mort ! dit le pseudo-Thompson.

—Ce que j'appellais une plaisanterie est donc un guet-apens !

—C'est ce que vous voudrez, je ne discute pas sur les mots !... Vous n'avez qu'un parti à prendre... Soyez calme et cautions...

—Je veux sortir d'ici !

—Vous n'en sortirez pas !

II

—Je crierai !... j'appellerai ! reprit Fabien de Chatelux.

—Vous l'avez déjà fait ! A quoi cela vous a-t-il servi ? répondit Jacques Lagarda. Aujourd'hui, comme hier, personne ne viendra vous secourir !... Vous êtes mon prisonnier, mon bien, ma chose ! Je vous ai surpris chez moi où vous veniez en larron d'honneur !... Je pouvais vous tuer... c'était mon droit ! Si je ne l'ai pas fait, c'est que j'avais une raison de vous épargner... Cette raison, vous allez la connaître.

—Vous aviez le droit de me tuer, dites-vous ! interrompit le jeune comte.

—Certes !...

—Me tuer parce que je venais dire à une enfant, votre protégée, votre pupille, que je l'aimais !... Est-ce à un criminel qu'on méritait la mort ?

—Vous avez pénétré sous mon toit avec l'espoir d'y apporter la honte ! Vous comptiez qu'il vous serait facile de séduire une enfant naïve, sans connaissance du monde, dont l'unique tort a été de croire à vos paroles mensongères, à vos protestations décevantes ! Vous ne songiez point, vous, le comte de Chatelux, à faire de Marthe Grandchamp votre femme !... Heureusement, j'étais là ! je veillais sur elle, et j'ai pu faire échouer vos projets odieux !...

—Vous vous trompez, monsieur, et vous me jugez indignement ! s'écria Fabien. J'aime Mlle Marthe de toute mon âme, mais je la respecte autant que je l'aime, et je venais ici, honnête homme, lui renouveler l'offre de mon nom... et cela est si vrai qu'à ce moment, à vous son tuteur, je demande sa main... Vous voyez bien que si j'ai commis, en venant à votre insu dans votre maison, un acte répréhensible, au moins en apparence, la réparation ne se fait pas attendre !

—La réparation ! répéta Jacques. Elle est impossible !

—Pourquoi ?

—Parce que vous êtes mon rival !... L'amour que vous prétendez éprouver pour Marthe Grandchamp est une insulte pour moi !...

—Pouvais-je supposer que vous vouliez épouser votre pupille ?

—Vous le saviez !... on vous l'avait dit.

—On me l'avait dit, c'est vrai, mais je refusais de le croire !

—La raison de cette incrédulité, s'il vous plaît ?

—Vous avez le double de l'âge de Mlle Marthe !... Vous pourriez être son père !...

—L'amour naît à tout âge... D'ailleurs, suis-je un vieillard !

—Assurément non, mais, puisque vous aimez, vous devez admettre que j'aime aussi...

—Ce que je n'admets pas, c'est la rivalité. Vous êtes jeune, vous êtes beau, vous portez un grand nom, vous êtes un danger pour moi, c'est à cause de cela que d'abord je songeais à vous tuer, mais j'ai reculé devant un meurtre, même légitime. Donc, je vous laisserai vivre, si vous voulez me faire un serment...

—Si c'est le serment de ne plus aimer Mlle Marthe, interrompit de nouveau Fabien, je le refuserai ! On n'est pas maître de son cœur, et pour sauver ma vie je ne saurais mentir.

—Le serment que j'attends, que j'exige de vous, reprit Jacques, laisse à votre cœur sa liberté complète... Jurez-moi de ne pas chercher à revoir ma pupille à mon insu... jurez-moi de ne point lui écrire, et de ne lui faire parvenir aucun mot.